
Le voyageur françois
ou
la connoissance de
l'ancien et du nouveau monde
1735 - 1737

(Extraits)

par
L'abbé Prévost

*"Ce n'est point l'histoire du voyageur qu'il importe de savoir, c'est celle
des pays où il a voyagé..."*

Les notes et impressions recueillies par l'abbé Prévost, grand voyageur de son époque, au cours de son long périple dans les pays du pourtour de la Méditerranée entre 1735 et 1737, ont été consignées dans une chronique qu'il écrivait sous forme de correspondances adressées à une dame restée sur les terres françaises et demeurée anonyme. Ces lettres rassemblées dans son ouvrage *Le voyageur françois ou la connoissance de l'ancien et du nouveau monde*, dont la première édition date de 1771 au *Mercure de France*, demeurent une précieuse source pour la connaissance de ces pays à cette époque.

Afin de préserver l'atmosphère du texte dont nous reproduisons ici un extrait, nous avons respecté l'écriture en vieux français.

La Turquie

Mon premier soin, Madame, lorsque j'eus appris que nous allions nous embarquer, fut de m'informer si, parmi les passagers, il y avoit dans le vaisseau quelques personnes que la curiosité conduisit à Constantinople. J'appris qu'un François nouvellement sorti des prisons de Tunis, avoit

N° 4 Automne 1992

dessein de voir la Turquie, avant que de retourner dans son pays: je ne balançai point à l'aborder; & croyant qu'il eut besoin de quelque argent, je lui fis offre des services qui dépendoient de moi. Il me remercia & me dit, qu'outre le prix de sa rançon, il avait reçu de sa famille de quoi se consoler de sa captivité. Je sus depuis de lui-même, qu'il étoit Chevalier de Malthe; mais il n'avoit garde de se faire connoître.

Notre navigation fut heureuse; & le vent continue toujours à nous favoriser, nous aperçûmes les châteaux des Dardanelles, qui semblent de loin commander à l'Europe & à l'Asie. Nous entrâmes dans le port de Constantinople à travers un nombre prodigieux de vaisseaux de toutes les parties du monde. Je conduisis le chevalier chez un vieux négociant Génois, avec qui mon pere avoit eu un commerce particulier. Vous verrez de quelle utilité nous fut cette connoissance, & combien elle contribua à nous instruire des coutume & des lois du pays.

Les Turcs, cette nation aujourd'hui si puissante, dont la domination embrasse tant de royaumes, eurent, comme les Romains, dont ils détruisirent l'empire, de très foibles commencements. Ils se prétendent descendus d'une colonie de Huns, qui s'établit, vers le quatrième siècle, dans un canton de la Scythie, voisine du Mont Caucase, aujourd'hui la petite Tartarie. Toxandre fut le premier de leurs rois, qui les tira de l'oubli, & sut les rendre redoutables aux Persans & aux Grecs. Vers la fin du neuvième siècle, cette nation belliqueuse se répandit dans l'Afrique & dans l'Asie, sous le nom de "Sarafins et de Turcomans". Ils se rendirent les maîtres de ses vastes contrées; & leurs généraux partagèrent entre eux les provinces conquises.

Un de leurs plus célèbres successeurs fut Othman, fondateur du nom & de la puissance Ottomane. S'étant emparé d'une partie de la Bithynie, il établit le siege de son empire à Burse, capitale de cette province. Amurat & Bajazet, ses descendants, aggrandirent leur royaume par les conquêtes de la Macédoine, de la Phrygie, de la Carie, & de l'archipel. Fier de ses heureux succes, Bajazet menaçoit Constantinople & toute l'Europe d'une prochaine invasion, lorsqu'il tomba lui-même sous la puissance du fameux Tamerlan. Moïse, son fils hérita d'une partie de ses états. Mahomet II, un des princes de son sang, porta la gloire de ses armes plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Il détrôna l'empereur d'Orient, prit Constantinople, y transféra la cour, & joignit à cette conquête une infinité d'autres pays. Depuis ce fameux conquérant, la puissance des Turcs s'est toujours maintenue, & l'Europe a souvent tremblé sous l'effort de leurs armes. Voilà ce que j'ai appris de plus certain sur l'origine & les conquêtes de cette nation.

A l'égard de Constantinople, capitale de l'empire, & qui l'étoit déjà de celui d'Orient, on croit qu'elle fut batie six ou sept cens ans avant la naissance de Jesus-Christ, par Bizas, chef des Mégariens & que c'est de là qu'elle prit d'abord le nom de Bizance. D'autres disent que Paufanias en a jetté les premiers fondemens, & prétendent que la colonie dont il étoit le

chef, alla consulter l'oracle, pour savoir dans quel lieu elle devoit s'établir. La réponse fut de "bâtir une ville vis-à-vis du royaume des aveugles". Cet oracle les jeta d'abord dans l'embarras, ne connoissant aucun peuple d'aveugles dans toute cette contrée; mais bientôt ils comprirent que Dieu traitoit ainsi les gens de Calcédoine, qui, étant venus les premiers se fixer dans le Bosphore, n'avoient pas vu que le terrain de Constantinople leur offroit une situation mille fois préférable à celle qu'ils avoient choisie. On construisit donc la nouvelle ville entre la Propontide & le golfe que forme le Bosphore pour lui servir de port.

Lorsque les Romains eurent étendu leurs conquêtes dans l'Asie, elle conserva le titre & les privileges de ville libre. Les premiers fondateurs l'avoient fort embellie: l'empereur Sévere la détruisit; mais Constantin qui avoit résolu de l'égalier à Rome, la rétablit & la rendit plus belle qu'auparavant, & lui donna son nom. Sa situation avantageuse entre l'Asie & l'Europe, le détermina à y transporter le siege de son empire, & à en faire le centre du commerce de l'univers. Les François & les Vénitiens en avoient fait la conquête sur les Grecs, qui n'ont semblé la reprendre que pour se la laisser honteusement enlever par les Turcs. Le croissant a pris la place des aigles romaines; & le fier musulman occupe, depuis plus de quatre cens ans, le trône des anciens maîtres du monde.

Les états du Sultan renferment tant de nations différentes, que chaque pays demanderoit une description particulière, non-seulement des lieux & des productions naturelles, mais encore des moeurs & des usages des peuples. Cependant, comme la religion & le gouvernement sont les mêmes dans toute l'étendue de l'empire, je ferai ensorte, en parlant de la capitale, de réunir sous un même point de vue, tout ce qu'elle a de commun avec les diverses provinces soumises à la domination ottomane.

Constantinople

Nous commençâmes par visiter le port, dont nous n'étions pas éloignés, & que sa situation avantageuse rend un des plus florissans & des plus fréquentés de l'univers. Les richesses des Indes & de la Chine y arrivent par la Mer Noire; celles de l'Ethiopie, de l'Egypte & de l'Europe, par la mer blanche. Il forme un bassin large d'environ six cens pas, profond et sûr dans toute son étendue : il est défendu, du côté du nord, par Péra ou Galata, ancienne ville de Thrace, qui fait aujourd'hui un des fauxbourgs de Constantinople, principalement habité par les Chrétiens: de l'autre côté, la ville le met à couvert des vents du midi; mais, au Levant, vers son ouverture qui est fort large, il est exposé aux vents d'Est, dont la violence cause souvent de grands ravages. Ce port a tant de profondeur, que la proue des plus grands bâtimens peuvent toucher à bord, quand ils sont à l'ancre; de sorte qu'on se passeroit aisément de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des fauxbourgs à la ville se fait par le moyen des gondoles; on en

compte plus de huit mille qui ne font qu'aller & venir d'un bord à l'autre.

Nous restâmes long-tems sur ce vaste bassin, après même en avoir considéré la grandeur & la magnificence. Le coup d'œil majestueux qu'offre de loin Constantinople, attiroit toute notre attention. C'est peut-être un spectacle unique dans tout l'univers; on chercheroit en vain une plus belle situation. Ses maisons étagées, ses palais, ses jardins, ses mosquées avec leur minarets & leurs coupoles, forment un magnifique amphithéâtre, dont le circuit comprend plus de dix lieues, en y joignant le port & les fauxbourgs. Il n'est pas possible d'embrasser des yeux toute cette étendue. On croit voir successivement trois ou quatre villes, dont chacune paroît immense. Je ne puis mieux vous les représenter que sous la figure d'un triangle, battu à droite & à gauche par les flots, et dont la plus grande étendue est du côté de la terre. Sa pointe se termine, par les jardins du serrail, au Bosphore de Thrace, qui joint la Propontide avec le Pont-Euxin; les autres angles sont, l'un au midi, à quelques distances du Château des Sept Tours, & l'autre à l'Occident, au fond du port, près de l'endroit où étoit le palais de Blaquernes. Sept collines, comme à Rome, embellie chacune d'une mosquée superbe et de plusieurs beaux édifices, forment, du levant au couchant, ce vaste amphithéâtre qui annonce de loin la capitale d'un des plus grands empires du monde. La ville est environnée d'une double enceinte de murailles fort hautes, flanquées de deux cens cinquante tours; & malgré les désastres qu'y causent tous les ans les ouragans & les incendies, le nombre de ces maisons égale celui des plus vastes cités; mais elles n'ont la plupart qu'un étage: aussi le pere du dernier ambassadeur Turc à la cour de France, disoit, à son retour, au Grand Visir, qui lui demandoit si Paris étoit plus grand que Constantinople: "Mettez un autre Constantinople sur celui-ci: mettez-en un troisieme sur le second, & un quatrieme sur le troisieme, voilà Paris."

L'intérieur de Constantinople ne répond point à ses dehors brillans: les rues étroites, sales & mal pavées, seroient fort incommodes, sur-tout dans les mauvais tems, sans les trottoirs qui regnent de chaque côté. Il faut en descendre, ou se ranger sur le seuil des portes, lorsque deux personnes se trouvent vis-à-vis des autres. Un Chrétien cede presque toujours le pas à un Turc: il descend dans la boue, pour le laisser passer. Je n'ai connu qu'un seul Grec insulaire, qui ait osé le disputer. Le Turc qu'il rencontra, ne se borna pas aux injures, il levoit son bâton pour frapper. Le Grec mit la main à son poignard, & menaçoit de le tuer. Le Turc, qui s'aperçut qu'il ne seroit pas soutenu, plia lâchement, bien résolu sans doute de se venger cruellement sur quelqu'un d'autre, si l'occasion s'en présentoit. C'étoit un coup hardi pour un Chrétien; il s'exposoit à mourir sous le bâton dans une autre circonstance.

Ces trottoirs mettent les passans à couvert de la pluie, parce que les maisons forment un avant-corps sur le rez-de-chaussée. Elles sont presque toutes peintes à l'huile, & bâties de terre & de bois; ce qui rend les incendies si fréquens, qu'il y a lieu de s'étonner que cette ville n'ait pas été

déjà plusieurs fois consumée par les flammes.

Si on excepte quelques monumens bâtis sous les empereurs Grecs, presque tous les autres se ressentent de l'ignorance & de la barbarie de ceux qui les ont construits; mais si les Turcs n'excellent pas dans la décoration extérieure des bâtimens, ils égalent nos meilleurs architectes dans l'art de les rendre agréables & commodes. Ils paroissent, en général, préférer la boiserie & la sculpture aux tapisseries. Tout est peint ou doré; mais on ne veut que des fleurs & des feuillages. Ce goût, fondé sur les principes du mahométisme, a, plus que toute autre chose, contribué à mettre en vogue la porcelaine & la faïence, dont les plafonds, les embrasures des fenêtres, & souvent toute la façade des kiosques sont revêtus. Les mêmes préjugés ont sans doute, fait rejeter jusqu'à présent les tapisseries à personnages, que je n'ai vu dans aucun endroit de cet empire. On meuble les appartemens en velours, ou avec de belles étoffes brodées. Le parquet est couvert de tapis de Perse, ou de feutre blanc, mêlé de fleurs qui imitent un parterre agréable.

Nous n'avions pas encore visité les endroits les plus curieux de Constantinople, lorsque nous fûmes témoins d'une fête qui s'y célèbre toutes les années. C'est l'ouverture du ramazan ou carême des Turcs. Mahomet, qui avoit dessein de rendre son culte le plus universel, s'attacha sur-tout à conserver ce qui lui parut le plus généralement suivi dans les trois religions, Païenne, Chrétienne & Judaïque, dont il composa la sienne. Il emprunta des Païens leurs cérémonies funebres, des Juifs leurs purifications, & des Chrétiens leur carême & leur carnaval.

Le Ramazan

Quoique nous ne dussions point observer le ramazan, nous ne crûmes pas devoir nous priver des plaisirs qui en étoient comme les avant-coureurs. Le signal de ces divertissemens est l'apparition de la nouvelle lune du neuvième mois de l'année mahométane. Des crieurs publics l'annoncent au peuple, du haut des églises, au son des instruments de musique. Aussi-tôt on allume une infinité de lampes aux minarets des mosquées. Ces minarets sont de petites tourterelles en forme de clochers, qui ont chacune deux ou trois galeries. Les rues & les bazards, ou marchés, sont pareillement illuminés; & le peuple se livre aux transports de la joie la plus vive. Les tambours et les trompettes retentissent de toutes parts. L'air paroît enflammé par quantité de feux d'artifice: les chants & les acclamations inspirent par-tout l'allégresse. Il n'y a pas d'étranger qui n' imagine qu'on célèbre quelque grand événement. Toutes les boutiques sont ouvertes, mais principalement les cafés, les bains, les cabarets. C'est là que les fideles Musulmans vont jurer l'observance du jeûne, & que, par leur yvresse, ils tâchent d'imiter les accès épileptiques de leur prophète. La religion Mahométane autorise ces excès; & les gens d'église en donnent l'exemple. Ne pouvant boire de vin, au moins publiquement, ils prennent des breuvages d'opium, qui operent sur

eux, ces assoupissements étranges, qu'ils appellent extases.

Quelques Turcs, de la connoissance de notre Génois, voulurent nous faire boire avec eux: nous nous excusâmes honnêtement; mais nous ne pûmes résister à l'invitation d'un officier des Janissaires, intime ami de notre hôte, qui nous pria à souper avec plusieurs de ses camarades. Il donna ordre qu'on apportât du vin. En moins d'une heure, tous nos Turcs furent yvres. Nous les laissâmes étendus sur le plancher; & ils ne s'aperçurent pas que nous étions disparu. Nous passâmes le reste de la nuit à voir les extravagances de la populace qui buvoit & mangeoit dans les bazards et dans les places, en attendant le jour.

Le ramazan, ou carême qui suit cette fête, dure depuis le commencement d'une lune jusqu'à ce qu'on voit aparôître l'autre; & pendant tout ce temps, on est obligé de jeûner jusqu'au coucher du soleil. Ce jeûne est si rigoureux, que, tant que cet astre est sur l'horizon, il n'est permis ni de fumer, ni de prendre du tabac, ni même de se rafraîchir les levres d'une seule goutte d'eau, à plus forte raison de rien mettre dans la bouche. Si quelqu'un, par maladie ou autrement, ne peut observer le ramazan au tems marqué, il est obligé de se conformer au reglement général, lorsque sa santé ou ses affaires le lui permettent. Il est vrai qu'il se trouve beaucoup de gens qui, comme parmi nous, se dispensent du carême, & boivent & mangent dans ce tems, comme en tout autre: mais il le font en cachette; car un homme qui seroit pris en défaut, risqueroit d'avoir la bastonnade. Cette rigueur est bien adoucie, comme je vous l'ai dit, par les divertissemens & les débauches de la nuit. L'Alcoran porte en termes exprès, qu'on peut manger et boire, jusqu'à ce qu'on puisse distinguer, à la lumière du jour, un fil blanc d'avec un noir. Pour empêcher que l'on ne consacre au repos un tems destiné à la nourriture, il y a dans chaque rue, des hommes chargés de reveiller le monde, & d'inviter à haute voix à manger. Ils s'accompagnent du son d'une petite timbale; & l'on étale dans les boutiques toutes sortes de pâtisseries & de confitures, pour prévenir la tentation de manger pendant le jour. On n'est occupé qu'à imaginer ce qui peut flatter le goût, la sensualité ou la gourmandise.

Quand le ramazan approche de la fin, c'est alors que la licence est plus grande. Les cafés sont ouverts toute la nuit; & l'on ne voit autre chose que des musiciens, des joueurs d'instrumens, des baladins, & autres gens qui vont divertir les buveurs, par leurs jeux & leurs bouffonneries. Dès que les crieurs, à la pointe du jour, font entendre leur voix du haut des tours, pour avertir qu'il est tems de se retirer, tout disparoit, le silence regne par-tout: il semble qu'il n'y ait plus d'habitans dans les villes. Il faut que la nécessité soit urgente, pour se déterminer à sortir; on se livre entièrement au repos. Ce jeûne est néanmoins fort incommode aux ouvriers, qui ne peuvent pas faire si facilement du jour la nuit.

Je ne dois pas oublier une cérémonie qui s'observe au serrail pendant ce tems de pénitence. Dans une des chambres du palais, il y a un coffre couvert

d'un tapis de velours verd, dans lequel on conserve une robe qu'on prétend avoir servi à Mahomet. Le Grand-Seigneur la tire lui-même hors du coffre, la baise avec respect, & la fait plonger dans une grande cuvette d'or, garnie en dehors de pierres précieuses. Après qu'on l'a retirée & bien pressée, on remplit de cette eau plusieurs flacons de crystal, sur lesquels on applique le cachet de l'empereur. On laisse ensuite sécher la robe, jusqu'au vingtième jour du ramazan; & le Grand-Seigneur vient lui-même la remettre dans le coffre. Le lendemain, il envoie aux principales Sultanes, aux grands de Constantinople, & aux plus considérables Pachas de l'empire, un de ces flacons cachetés. C'est une faveur insigne de la part du maître; & ceux qui la reçoivent, sont obligés d'envoyer à sa Hautesse de magnifiques présens, sans compter ce qu'il faut donner à ceux qui apportent cette marque de sa bienveillance. On boit cette eau avec beaucoup de dévotion, parce qu'elle a servi à laver la sale et vieille robe du prophète. (...)

Le "serrail"

Après une description des édifices les plus beaux de Constantinople et en particulier les mosquées, l'auteur évoque une visite des tombeaux des Sultans en compagnie d'un négociant français qui lui conte quelques détails de la vie princière, dont on retient le passage suivant sur la vie au serrail, plus connu aujourd'hui sous l'appellation de Harem :

Le séjour au serrail n'est pas aussi triste qu'il peut le paroître sous un prince qui a des femmes moins par goût que par habitude. La faveur s'accorde autant au talent de plaire qu'aux charmes de la beauté. La fécondité ne donne pas le droit de disposer des graces. Si les sultanes vivent dans une égalité à laquelle doit répugner l'amour-propre, on entretient parmi elles l'espoir de l'emporter sur leurs compagnes par mille moyens qu'on leur suggere. Cette rivalité les rend ingénieuses: chacune s'empresse de cultiver le cœur du maître; mais aucune d'elles n'ose se flatter d'obtenir la victoire que donne la beauté sur un amant passionné.

Les amusements du serrail sont très variés: une infinité de tours de force & de souplesse, beaucoup de jeux où il faut autant d'adresse que de légèreté; des especes de parades où l'on représente les coutumes des nations étrangères & enfin toutes les momeries que le charlatanisme a mises en usage dans les différentes professions, font passer agréablement à la cour les instans qu'elle destine à l'amusement. Aux combats des lions, des ours & des autres animaux de cette espece succedent les danses des Grecs qui savent imiter celles de tous les peuples connus, dont ils prennent les habillements. Ce spectacle finit par la pasquinade des nains; leur figure seule excite à rire: ils n'ont guere que deux pieds & demi de haut: leur nez se fait remarquer; il est presque lui seul aussi long que le reste du visage, que le reste du corps.

Le Sultan se plaît quelquefois à faire des plaisanteries aux femmes du serrail; on les appelle aux bains; & dans ce moment, on leur distribue à chacune des chemises, selon l'usage. On croit d'abord que ces chemises sont faites comme les autres; mais au lieu d'en coudre les différentes parties, elles ne sont que collées. On ferme les portes du bain pour empêcher les femmes de s'enfuir & dès qu'elle sont entrées dans le grand bassin, la chemise se décolle, tombe en morceaux & laisse voir à nud & sans voile toutes ces belles odalisques: les unes rient de la surprise; les autres témoignent de l'humeur. Ce contraste amuse le Sultan qui les regarde au travers d'une jalousie.

Le récit du négociant se poursuit sur la multitude de plaisirs que s'offrent les souverains et les notables de Constantinople. L'auteur relate par la suite certaines de ses rencontres avec des dignitaires turcs et notamment "aux gens de genre qui, écrit-il, malgré leur férocité naturelle qui semble inséparable de leur profession, sont pour la plupart humains, traitables et polis". Il revient plus loin sur une description plus complète du sérail où "excepté le Grand-Seigneur, personne, s'il n'est ennuqué, femme ou officier du Sultan, ne peut pénétrer" :

Le sort de ces aimables recluses que la jalousie des Orientaux condamne à un triple esclavage, fait naître dans les cœurs une sorte d'intérêt. (...)

Ce palais, bâti sur la pente, forme avec les jardins qui l'environnent, une espèce de triangle dont la pointe descend dans la mer. Le terrain qui embrasse, a près d'une lieue de circonférence & est entouré de hautes et fortes murailles. Plusieurs tours élevées de distance en distance, du côté de la mer, en défendent l'approche aux vaisseaux: elles sont garnies de pièces de canon aussi bien que le parapet qui regne le long des murs. Sur cette partie du serrail, qui regarde Galata, on voit un beau pavillon soutenu sur des colonnes de marbre. C'est là que le sultan va se divertir avec les femmes & s'embarque sur ces galiotes pour prendre le plaisir de la pêche. Les jardins ne présentent en dehors rien d'agréable: on voit seulement quantité de cyprès & de sycomores, dont la confusion n'est très propre qu'à dérober aux yeux les belles habitantes de ce séjour voluptueux. L'officier nous assura qu'il n'y avoit rien de remarquable, qu'un grand nombre d'arbres fruitiers, plantés çà & là, sans ordre & sans symétrie. Il ne disoit point ceci par ouï-dire: il avoit passé sa jeunesse dans ces jardins, parmi les Azamoglans, & en avoit été tiré, pour commander une compagnie de Janissaires.

Du côté de la mer, est un égoût où l'on jette les balayures du serrail; il est, dit-on, affermé plus de deux mille francs à une compagnie de pêcheurs. Ces ordures glissent rapidement sur de longs plateaux de bois bien unis, sans qu'il soit possible qu'elles puissent se disperser. Les pêcheurs en remplissent de grands bassins; et à force de les remuer, il n'y reste que les choses de poids. Il leur arrive souvent d'y trouver des pierreries, des perles, de l'or, de l'argent, & mille autres bijouteries très précieuses. Plusieurs de ces

pêcheurs s'enrichissent à ce metier pénible et difficile en hyver. Les Bostangis le méprisent, & se contentent de l'affermier.

Ils sont obligés de sortir du jardin, lorsqu'on sonne une cloche pour avertir que l'empereur doit se promener avec ses femmes; & il y va de la vie à y demeurer? Un Sultan fit mourir un jardinier, pour avoir été trouvé endormi sous un arbre. Un interprete de Venise étoit logé à Constantinople dans une maison qui avoit vue sur ces jardins; un jour qu'il s'amusoit à regarder avec une lunette qu'il avoit fait passer par un trou du volet, le prince s'en aperçut, donna l'ordre qu'on allât pendre sur le champ, à la même fenêtré, ce curieux, quel qu'il fût, & ne sortit point de sa place, qu'il ne vût faire l'exécution

Ces lieux sont formidables pour les Musulmans eux-mêmes. On n'ose s'en approcher qu'avec le saisissement que produit, dans tous les coeurs, un maître que l'on redoute, & qui se plaît à voir tout le monde s'anéantir en sa présence. Les Sultans se rendroient invisibles, s'il étoit possible de l'être, & de regner.

Il n'y a pas plus de goût & de proportion dans les bâtimens, que dans les jardins du serrail. C'est un assemblage informe de différens corps de logis, entassés les uns sur les autres. La principale entrée est un gros pavillon d'une architecture lourde & grossiere: huit larges croisées sont tout l'ornement de cet édifice: au-dessous des deux du milieu, est cette sublime porte, qui donne son nom à la cour Ottomane. Je ne vous dirai point à quel titre; car cette entrée est la chose du monde la plus commune: vous la prendriez plutôt pour la porte d'une grange, que pour l'entrée d'un palais. La garde en est confiée à cinquante Capigis armés de caunes.

Nous passâmes dans une longue cour bordée, des deux côtés, de vastes corps de logis, où sont l'infirmierie et le magasin des armes. ces mêmes Capigis sont chargés d'empêcher qu'on n'y fasse du bruit; & il n'est presque pas permis d'y parler. On passe de cette cour dans une autre plus grande et plus carrée, d'environ trois cens pas de diametre. C'est là que nous commençâmes à reconnaître le palais d'un grand monarque. A droite, est un vaste édifice, surmonté de neuf dômes couverts de plomb, où sont les cuisines. Le long de ce bâtiment, & autour de la cour, regne une superbe galerie, soutenue sur des colonnes de marbre. A gauche, sont les écuries; & au fond, est la salle du divan ou du conseil: elle fait partie du bâtiment appelé proprement le serrail, où sont les femmes. Au milieu de la cour est un grand bassin entouré de verdure, & ombragé de cypres. Les grands ne jettent les yeux sur cet endroit, qu'avec une certaine horreur; car c'est le lieu où le monarque fait couper la tête à ceux dont il est mécontent. Le silence que l'on observe dans cette seconde cour, est des plus rigoureux; elle est gardée par cinquante Capigis comme la première.

Il n'est permis à personne de passer plus avant que la salle du divan mais le capitaine nous raconta ce que lui en avoient appris quelques eunuques. Il n'y a rien de plus riche ni de plus magnifique que le serrail

secret : il est divisé en trois parties; l'appartement du Grand Seigneur, celui des femmes, & les jardins. Dans le premier est un bain magnifique, revêtu de marbre blanc, & environné de plusieurs cabinets aussi de marbre: il y a dans chacun deux robinets, l'un d'eau chaude, l'autre d'eau froide: ils servent pour les eunuques & pour les autres officiers. Le bain des femmes est plus beau et plus commode: les cabinets qui l'entourent sont pavés des marbres les plus précieux, & les murailles enrichies de peinture, de glaces & de coquillages. L'ambre et le musc y font renaître sans cesse les plaisirs de l'amour; & la volupté semble y avoir fixé son empire. Les chambres des sultanes & des filles du serrail respirent la même mollesse: les dorures, les pierreries, les étoffes précieuses en sont le moindre ornement.

Une prison si belle auroit de quoi consoler ces aimables captives, si elles pouvoient au moins se flatter d'y passer le reste de leurs jours; mais leur sort est tellement attaché à celui du Sultan, qu'à peine ce prince a-t-il cessé de vivre ou de regner, que tous ces plaisirs les abandonnent: on les relegue dans le vieux serrail, où elles ont tout le tems de pleurer leur ancien maître.

Ce palais est situé au milieu de la ville, vis-à-vis de l'Atméidan. Il fut bâti par Mahomet II, & est à peu près aussi vaste que l'autre. Le Grand Seigneur va, de tems en tems, s'y divertir; & il renvoie quelquefois au nouveau serrail, celles de ces femmes qui lui ont paru les plus aimables. Ce lieu renferme à la fois ce qu'il y a de plus beau & de plus difforme. C'est un peuple nombreux, dont une partie, favorisée des graces & de la nature, est destinée au plaisir d'un seul homme; l'autre, au contraire, ennemie des amours & de la joie, sert à rendre malheureuse une foule de jeunes beautés confiées à ses soins.

De toutes les personnes charmantes qui habitent cette demeure, les unes sont sultanes, les autres aspirent à le devenir; mais aucune ne prend le titre "d'épouse" ou "d'impératrice". On prétend que Tamerlan ayant abusé de sa victoire, jusqu'à traiter avec la dernière indignité la femme de Bajazeth, le souvenir de cet opprobre s'est tellement conservé parmi les Turcs, que, depuis ce tems, les Sultans ne se marient plus; ou du moins, ces sortes de mariages sont fort rares: les monarques Ottomans se bornent aux plaisirs faciles qu'ils trouvent parmi leur esclave.

Les sultanes sont celles avec qui le Grand Seigneur a daigné partager sa couche impériale, & qui ont augmenté la famille Ottomane: les autres attendent de leurs appas, que le souverain les juge dignes de la préférence & du mouchoir. Voici en quoi on dit que consiste cette cérémonie. Quand le Sultan a résolu de faire quelque nouvelle conquête, il avertit l'eunuque, ou la vieille qui a l'intendance de ses plaisirs. Cette heureuse nouvelle est bientôt répandue dans toute les chambres. Les jeunes aspirantes sur-tout, sont dans la plus vive inquiétude. A l'heure marquée, toutes s'assemblent dans une longue galerie; & chacune tâche à l'envi de fixer sur elle les regards du voluptueux monarque. Elles cherchent à lui plaire par mille

amusemens qui se succedent les uns aux autres, & auxquels l'inépuisable fécondité du génie de ces femmes donne toujours l'air de la nouveauté. Les graces qu'elles mettent dans tout ce qu'elles imaginent pour amuser sa Hautesse, peuvent être représentées par ces petits jeux enfantins que les poetes ou les peintres font faire aux Amours auprès des Nymphes. Catule et Boucher n'ont rien produit de plus agréable: elles ont toutes le même objet à remplir. On voit ici, jusqu'où peuvent aller les ressources de l'esprit dans une jeune femme qui veut séduire un homme qu'elle n'aime que par vanité. Les graces de la danse, le charme de la voix, l'harmonie des instruments, l'élégance des habits, les saillies de la conversation, les transports, la molesse, l'amour, ce que la coquetterie la plus ingénieuse a inventé de plus voluptueux, tout se réunit sous les yeux du maître. Le Sultan passe devant elles; parcourt plusieurs fois la galerie, jusqu'à ce qu'il ait fixé son goût & son choix. Il jette un mouchoir à celle dont il est le plus satisfait; & cette préférence fait disparaître, en un clin d'oeil, toutes celles qui avoient cru pouvoir y prétendre. Cependant, la nouvelle élue baise le mouchoir avec respect, le cache dans son sein, & se dispose à répondre aux désirs de l'heureux Sultan. Les bains de toute espece, les parfums les plus précieux ne sont point éloignés. Le soir, on la conduit à l'appartement du prince; & on la fait, disent quelques uns, entrer dans le lit par les pieds, pour plus de respect. Les habits du Grand-Seigneur, & tout l'argent qui est dans ses poches, appartiennent à cette fille; mais elle n'est pas encore Sultane: il faut, pour cela, qu'elle devienne mere. Alors, on lui fait sa maison; on lui donne un logement particulier, des femmes, des eunuques pour la servir, & un revenu considérable qu'on lui assigne sur quelque province de l'empire.

On m'a souvent dit, à Constantinople, que la cérémonie du mouchoir n'est plus en usage; on veut même que ce soit un bruit sans fondement: d'autres personnes m'ont assuré que la chose est très réelle; & cette opinion est, en effet, si généralement répandue chez tous les peuples de l'Europe, que si cet usage n'a plus lieu aujourd'hui, on ne peut guere douter qu'il n'ait pu exister.

Il y a dans le serrail deux ordres de favorites, les Odaliques & les Afakis. Les premieres n'ont été honorées qu'une fois de la couche du Sultan; les secondes sont celles sur lesquelles le choix du prince est tombé plusieurs fois. Elles entrent dans le palais impérial, sans y être mandées, jouissent d'un grand crédit à la cour, & sont les dispensatrices de toutes les graces. Quand elles deviennent mere d'un fils, l'empereur leur met une couronne sur la tête, & fait tendre un dais dans leur appartement. La première qui lui donne un héritier mâle, a le rang de grande-Sultane; & les revenus dépendent de la générosité du maître; mais il n'y en a aucune qui n'ait au moins sept à huit cens mille francs.

On appelle *Sultane validé*, ou Sultane mere, celle dont le fils est sur le trône. Elle perd ce nom lorsqu'il meurt ou qu'il est déposé. Les Validés sont d'autant plus respectées, que les Sultans eux-mêmes, suivant la loi, sont

obligés d'avoir pour elles une profonde vénération, jusques-là qu'ils ne peuvent, en quelques occasions, coucher avec une femme, sans le consentement de leur mere. S'ils en usent autrement, ils lui font une espece d'insulte, & se déshonorent dans l'esprit des courtisans. La Validé prend connoissance de toutes les affaires du gouvernement, & confere souvent avec le grand Visir & le Mufti, ayant toujours un voile qui lui couvre le visage (...)

Croiriez-vous que dans le serral, on observe les mêmes règlements & la même police que pour les gouvernement de l'état? Les charges de premier ministre, de chancelier, de grand-prévôt, &c. sont possédées par les principales Sultanes. On plaide, on juge, on condamne, comme à la ville. Celle qui occupent ces places, usent souvent de rigueur envers leurs rivales, & il faut alors faire intervenir l'autorité du souverain. Les actions déshonnêtes sont punies de mort. La coupable est enfermée dans un sac & précipitée dans la mer. Les supérieures les battent et les fustigent pour les moindres fautes. Les postes les moins éclatans en apparence, & dependant les plus recherchés, sont ceux de gardes de la chambre: ils sont toujours remplis par les plus belles filles. Le jour elles font sentinelles à la porte de l'appartement du Grand-Seigneur; & la nuit, elles couchent sur de petits lits, dans les chambres voisines. Ce qui rend ces places considérables, c'est que celles qui les possèdent ne les quittent guere, qu'avec l'espérance d'être mises un jour au rang des Sultanes.

Les eunuques

Mais de quelques dignités que ces femmes soient revêtues, elles sont toutes subordonnées à des eunuques ou à de vieilles matrones, qui ne les laissent jamais seules. On appelle des dernières *Cadunes*. Ce sont les gouvernantes des plus jeunes: elles leur apprennent à travailler; elles s'appliquent à les connoître & à étudier leur caractère, afin d'en rendre un compte fidèle à la *Cadun-Caïa*, qui a autorité & sur elles-mêmes & sur leurs élèves. Les *Cadunes* font, le soir, la ronde dans les dortoirs, dans les cellules et autour des lits; il n'y a point de religieuses mieux gardées. Si elles étoient, par hasard, trop indulgentes, ou, ce qui est plus probable, moins assidues, les eunuques, qui sont préposés sur les vieilles comme sur les jeunes, les puniraient elles-mêmes, ou avrtiroient Sa Hautesse. Ces filles dans leur maladie, sont secourues par les femmes qui les gouvernent, à moins que le Sultan ne leur envoie son médecin. Celui-ci ne peut les voir ni en être vu; il ne lui est même pas permis de leur tâter le pouls, qu'au travers d'une gaze. Les eunuques qui sont dans la chambre, entr'ouvrent seulement les rideaux pour passer le bras de la malade.

Ces demi-hommes semblent animés d'une haine implacable contre les femmes. Jaloux des moindres plaisirs qu'elles se procurent, ils ne songent qu'à les troubler par leur présence, & ne leur permettent qu'à regret, d'aller

dans les jardins. Au moindre signal qu'ils donnent alors, les Bostangis s'enfuient vers les murailles, & élèvent de grandes pieces de toile, qui forment une espece d'enceinte entre eux et les femmes. Les eunuques ne sont jamais dans un plus grand embarras; ils vont et viennent comme des furieux, grondant et criant sans cesse, tantôt après les jardiniers, tantôt après celles dont la garde leur est commise. Ils éloignent d'elles tous les objets qui peuvent agir sur leur imagination, jusqu'à leur défendre de regarder certains gros fruits, avec lesquels ils sont désespérés de n'avoir plus aucune sorte de ressemblance. Jugez, Madame, quelle aversion les femmes doivent avoir pour de tels monstres.

Si je ne craignois de vous effrayer, j'essaierois de vous tracer la peinture d'un eunuque; mais c'est assez de vous avoir fait connoître leur caractere: j'ajouterai seulement qu'il y en a de noirs & de blancs. Ceux-ci gardent l'extérieur de l'appartement des Sultanes; leur chef, nommé *Capi-Aga*, est comme le grand-maître du palis, dont tous les ministres lui sont subordonnés. Il a une inspection particuliere sur les eunuques de sa couleur & sur les Ichoglans. C'est à lui qu'on adresse les placets qu'on veut présenter à l'empereur. Il n'y a que les eunuques noirs, & encore les plus hideux d'entre ces derniers, qui approchent des Odalisques. Leur chef s'appelle *Kiftar-Aga*, ou *surintendant des filles*. Il a une grande autorité dans le serrail; & sous le Sultan Mahamout, aujourd'hui régnant, c'est lui qui gouverne tout l'empire. On prétend que ces deux especes d'eunuques sont mutilés à fleur de peau, & ne peuvent uriner que comme les femmes, ou avec le secours d'une canule.

En sortant de l'appartement des Sultanes, on entre dans un corridor qui traverse le corps de logis qu'habitent les eunuques, & conduit directement à la prison des princes, freres, fils ou parents de l'empereur. Cette prison ressemble à une citadelle: une grande muraille en forme l'enceinte. On y entre par deux portes exactement gardées en dedans et en dehors. Il y a un assez joli jardin, avec de belles eaux, & les princes y ont leur logement & des eunuques pour les servir. On n'épargne rien pour rendre leur prison supportable: on s'est relâché, depuis long-temps, de la sévérité avec laquelle on les traitoit: on leur accorde même des femmes pour leur amusement; il est vrai qu'elles ne sont plus en état d'avoir des enfans, ou qu'on a grand soin de mettre obstacle à leur fécondité. Ils ont toutes sortes de maîtres; on les excite même à se perfectionner dans tous les exercices qui peuvent convenir à leur rang, et on ne leur laisse rien à désirer que la liberté. Ils ne sont pas toujours bornés aux seuls appartements du grand serrail; le Sultan les mene quelquefois dans les autres maisons; & ces voyages toujours agréables, leur font illusion. Il reste encore six princes, fils du dernier empereur.